

1971.

*Trieste. Villa Perséphone.*

Le train Venise-Trieste s'essouffle pendant deux heures derrière l'autoroute nouvelle, de Venise à Trieste : Jesolo, Aquileia, Monfalcone. Des gratte-ciel dans les champs de maïs, des canaux cachés dans les vignes d'où s'élèvent des osiers rougissants, des moignons de saules. L'industrie prolonge vers le nord une Venise indéfinie, montant le long de la botte péninsulaire jusqu'au haut de la cuisse, jusqu'à Trieste.

Je traverse la ville, d'où Stendhal s'enfuyait le plus souvent possible vers Venise, en « déplacement irrégulier » (ce style Bureau du Personnel, Affaires étrangères, a survécu), dès qu'il avait touché son traitement de consul sans exequatur, à peine toléré, suspect; la police autrichienne lui reprochait les audaces jacobines de *l'Histoire de la peinture*; un Stendhal commençant, en janvier 1831, une nouvelle, *Les Mémoires d'un Juif errant*, héros dont tout l'éventaire tient dans

un étui à violon, et qui, après chaque catastrophe, repart à zéro; un Stendhal sans le sou, attendant de l'administration de Louis-Philippe son traitement, pour s'acheter des chemises, s'ennuyant comme, plus tard, ici aussi, Joyce; tous les deux attendant ce grand reclassement des êtres qu'est la mort. A Trieste, comme à Milan, comme à Civitavecchia, pour Beyle c'est toujours le guignon; ironie du sort de cet éternel perdant, dont les aleux se nommaient *Gagnon*; que gagner pour qui ira toujours à rebrousse-vie? Beyle n'a aimé que l'Italie, qui le vérola; « Embrasse la dame », disait sa mère au petit, âgé de cinq ans; la belle dame, il la mordit.

Sous la vieille poterne autrichienne de la villa, aveuglé par un vol de tourterelles apprivoisées, j'arrive jusqu'à la maison de mes deux cousines par alliance, à travers un parc désuet, accroché sur un éperon où des arbres déprimés montent chercher l'air, les uns par-dessus les autres, assaillis de tous côtés par des immeubles à vingt étages qui profitent de l'absence de feuillage pour venir voir, entre les branches dépouillées, ce qui se passe chez le voisin. C'est le décor d'un roman de Boylesve ou de Mathilde Serao. Quinconces de platanes rhumatisants, aux cicatrices anciennes bouchées au ciment; la mer, au fond; là-dessous, la ville invisible gronde, gémit, murmure tout autour, attendant l'heure de dévorer ce vieux quartier qui fait honte à ses gratte-ciel.

Coupée de deux bassins étagés, accompagnée de buis taillés en boule, l'allée continue à monter vers le perron